

de la mer. Deux d'entre eux remplacèrent les guides que l'on avait pris depuis quelques jours.

Mackenzie eut beaucoup de peine à garder ses nouveaux conducteurs, il ne pût les faire rester qu'en leur donnant diverses choses, et en leur en promettant davantage. Ses chasseurs également mécontents, se conduisaient de manière à augmenter les désagrémens qu'il éprouvait. Enfin, il pleuvait fréquemment, on voyageait dans une contrée pierreuse et stérile, remplie de lacs et de marais; il fallait sans cesse les traverser, ainsi que les petites rivières qui coupaient le terrain; on avait devant soi, dans l'ouest, des montagnes couvertes de neige.

Les voyageurs causèrent une frayeur horrible à une famille d'Indiens qu'ils rencontrèrent le 13. Les femmes et les enfans poussaient des cris lamentables, supposant que l'on venait les assassiner; ils se rassurèrent à la fin, et les hommes qui s'étaient enfuis, revinrent. Leurs cabanes étaient situées par 52° 58' de latitude nord. Un vieillard et ses deux fils devinrent les nouveaux guides de la troupe de Mackenzie. « N'ayant pas besoin du plus jeune, dit-il, et ne me souciant pas de le nourrir, je dis à son père de le laisser chez lui, afin qu'il put aller à la pêche pour les femmes. Il me répondit qu'elles savaient pêcher elles-mêmes, et que je ne devais pas craindre que

ni lui ni ses enfans, touchassent à mes provisions, parce qu'en voyage, ils étaient accoutumés à se sustenter avec des herbes et avec la seconde écorce des arbres; elle est glutineuse, pâteuse, et d'un goût assez doux. Ces Indiens la regardent plutôt comme une friandise que comme un mets ordinaire. »

On marcha dans un pays semblable au précédent jusqu'au 15, que l'on arriva chez les Niguia-Dinis; ils accueillirent les voyageurs de la manière la plus amicale, et marchèrent pendant un jour et demi avec eux. Les hommes sont vêtus de peaux préparées; ils ont les cheveux bien peignés; ils ont le teint plus clair, et sont plus propres que les autres Indiens de ces régions; leurs yeux sont d'un grismêlé d'une teinte rouge, et cependant vifs et perçans. Les femmes ont les cheveux du toupet très-bien tressés, et ensuite noués avec ceux des faces qui flottent négligemment sur l'oreille; quelques-unes y mêlent des grains de verroterie; ce qui produit un fort joli effet.

Ces Niguia-Dinis avaient un air gracieux et prévenant; chacun d'eux, hommes, femmes, enfans, portait proportionnellement à ses forces, un paquet de pelleteries, ainsi que des peaux d'élans préparées; ils en font trafic avec les habitans de la côte; et ceux-ci, disaient-ils, les vendent aux hommes blancs qui viennent les chercher dans

de très-grands canots. Comme les femmes et les enfans ne marchaient pas très-vite, ils devaient, suivant leur calcul, mettre encore trois jours pour arriver sur le bord de la mer. On conçoit que harassés de fatigue comme l'étaient Mackenzie et ses compagnons, ils apprirent avec un vif plaisir qu'il ne leur fallait que si peu de temps pour atteindre leur but.

Le 17 on franchit une montagne couverte de neige, qui s'était éboulée des monts adjacens, car elle n'était pas assez haute pour en conserver toute l'année; le climat était extrêmement rude dans cette chaîne; on y fut surpris par la grêle, à laquelle succédèrent la neige et la pluie; le vent soufflait avec une violence extrême, il fallut se mettre à l'abri derrière un grand rocher. Heureusement on tua un jeune renne, ce qui mit les voyageurs à même de faire un bon repas.

Sur ces hauteurs, le sol était argileux, rouge et mêlé de gravier, il n'y croissait qu'une herbe courte; quelques parties des montagnes étaient tapissées de verdure, d'autres semblaient, à une certaine distance, avoir été la proie des flammes. Dans certains endroits, on ne découvrait pas un seul arbre. En avançant les voyageurs aperçurent, droit en face d'eux, une montagne dont la cime, chargée de neige, se perdait dans les nues. Quoiqu'ils poursuivissent leur route avec beaucoup de

célérité, les monts semblaient se reculer. Bientôt une plaine qui les en séparait, les fit paraître encore plus élevés. En continuant à descendre, ils arrivèrent près d'un précipice d'où leurs guides leur firent voir l'Annah-You-Tessé, fleuve vers lequel se dirigeaient leur pas. Un grand village était bâti sur ses bords. La suite des précipices, le long desquels on marchait, est couverte de pins, de sapins, de bouleaux et d'autres arbres. Ce canton abonde en bêtes fauves. A l'extrémité d'un bois touffu, on arriva près d'une maison. « Bientôt, dit Mackenzie, je vis du feu allumé dans de petites cabanes, et des Indiens occupés à faire cuire du poisson.

« J'entrai dans une de ces cabanes sans la moindre cérémonie, et après avoir serré la main à quelques Indiens, je m'assis. Ils ne parurent nullement surpris de me voir. Au bout de quelques momens, ils me firent signe d'aller dans une grande maison élevée sur des poteaux; on y montait par des degrés taillés dans un bloc de bois; trois feux étaient allumés dans l'intérieur, à égale distance l'un de l'autre; plusieurs Indiens se tenaient accroupis sur une large planche. Je leur pris la main, et ensuite je me plaçai auprès d'un homme auquel son air de dignité m'engagea de donner la préférence. Bientôt je reconnus un de mes guides qui était assis un peu au-dessus de

moi. Une natte étendue devant lui, me fit imaginer qu'il occupait la place d'honneur destinée aux étrangers. Peu de temps après, mes gens entrèrent et vinrent auprès de moi. Aussitôt l'Indien, à côté de qui j'étais, alla chercher sur une planche des saumons rôtis; il fit déployer une natte devant moi et Mackay, et nous servit à chacun un saumon entier; il en donna la moitié d'un à chacun de mes gens.

« La planche sur laquelle il avait pris les saumons, cachait les lits où s'étaient déjà retirés les femmes et les enfans. Les signes du maître de la maison semblaient nous inviter à coucher sous son toit; cependant, comme je ne le comprenais pas assez clairement, et que je craignais de blesser les usages; je crus qu'il était prudent de dire à mes gens d'allumer du feu dehors, pour nous placer à côté et y passer la nuit. Dès que l'Indien connut notre intention, il le fit lui-même allumer et poser des planches tout à l'entour pour nous coucher. A peine nous étions assis, on nous apporta un grand plat d'œufs de saumon pilés et délayés dans de l'eau, ce qui les faisait ressembler à de la crème. On nous servit ensuite d'autres mets; le repas fini, nous nous endormîmes.

« En nous réveillant le lendemain matin à cinq heures, nous vîmes que les Indiens avaient

déjà allumé du feu pour nous. Notre hôte et d'autres Indiens nous servirent un déjeuner copieux; il consistait en saumon rôti, et en groseilles, framboises et autres petits fruits d'un goût excellent; ils y joignirent des œufs de poissons secs. Le saumon abonde tellement dans l'Annah-You-Tessé, que les Indiens sont sûrs de ne jamais manquer de cet excellent poisson. Pour le prendre plus facilement, ils ont barré le fleuve; ils pêchent soit à la ligne, soit aux filets au-dessus et au-dessous de cette digue. Elle occupe à peu près les deux tiers de la largeur, et s'élève de quatre pieds au-dessus de l'eau; elle est construite en troncs d'arbres, qui forment un encasement rempli de gravier. L'eau du fleuve est un peu trouble, ce qui provient sans doute des roches calcaires qu'il traverse dans son cours, et plus encore des affluens qu'il reçoit.

« Ces Indiens ne mangent jamais de viande, ils portent le scrupule à cet égard si loin, qu'un de leurs chiens ayant avalé un morceau d'os que nous avions jeté, son maître le battit jusqu'à ce qu'il l'eût rendu. Quelques momens après, un de mes gens lança dans la rivière un os de renne; un Indien s'y plongea aussitôt, rapporta l'os, le mit au feu, et s'empessa de laver ses mains qu'il regardait comme souillées.

« Comme nous étions encore à quelque dis-

tance de la mer, je priai notre hôte de nous procurer des canots et des hommes pour nous conduire. Les prétextes qu'il alléguait pour se dispenser de me rendre ce service, me firent comprendre que le vrai motif qui l'en empêchait, était la crainte d'y voir embarquer la viande du renne que nous avions avec nous. Il croyait que les poissons dès qu'ils sentiraient l'odeur de cette chair, abandonneraient le fleuve, et qu'alors il serait, avec sa famille, réduit à mourir de faim. Je m'empressai de dissiper ses craintes; et je lui demandai ce que je devais faire de la provision qui nous restait. Il me dit de la donner à un Indien qu'il me montra, et dont la tribu mangeait de la viande.

« Alors je le priai de me fournir des saumons frais et crus pour notre voyage. Il m'en apporta deux grillés, en me disant que le courant était très-rapide, et qu'en conséquence nous arriverions promptement au prochain village, où nous ne manquerions pas de vivres; enfin, il nous invita à partir au plutôt. J'étais loin, je l'avoue, de m'attendre à une pareille conduite de la part d'un homme qui nous avait accueilli d'une manière si amicale. Ignorant complètement la langue, nous ne pûmes découvrir la cause de ce changement.

« Ces Indiens ressemblent aux Atnahs et aux Nagailers, ils sont plus robustes, et ont meilleure

mine que ceux de l'intérieur du pays. Ils parlent un idiome absolument différent; ils sont d'un caractère doux et paisible, ils ne font jamais d'excursions hostiles sur le territoire de leurs voisins. Ils sont vêtus d'une simple robe nouée sur les épaules; par derrière elle leur tombe jusqu'aux talons, et par devant jusqu'aux genoux seulement; le bas en est garni d'une large frange. Elle est faite d'écorce d'arbre préparée d'une manière qui lui donne la finesse du chanvre. On entrelace quelquefois dans ce tissu de petites bandes de peau de loutre de mer, ce qui fait ressembler la robe à une fourrure. Quelquefois aussi le bord de cette robe a une espèce de broderie en fils rouges et jaunes, qui fait un très-joli effet. Quand les hommes ont chaud, ils se dépouillent de cette robe et restent entièrement nus.

« Les femmes portent de plus une frange longue de deux pieds et large d'un pied, qu'elles nouent autour de la ceinture et qui tombe par devant; lorsqu'elles s'asseyent, elles la retiennent entre les genoux; elles coupent leurs cheveux assez courts; les hommes ont les cheveux tressés; ils les frottent avec de l'huile et de la terre rouge. Ils se servent, en guise de peigne, d'un morceau de bois pointu qui est attaché à une des tresses; ils y ont recours dès qu'ils sentent la moindre démangeaison.

« Je fis cadeau à notre hôte de plusieurs objets en quincaillerie, et je distribuai aussi des présens aux Indiens qui avaient eu des attentions pour mes compagnons et pour moi. Un de mes guides se donna beaucoup de soins pour nous procurer des canots. Il ne négligea rien non plus pour inspirer aux Indiens une bonne opinion de nous. Ensuite il décampa sans me rien dire; j'en fus très-fâché, parce que j'aurais voulu qu'il emportât des marques de ma gratitude. Les cabanes de ces Indiens hospitaliers sont situées par 52° 28' de latitude nord. »

Les voyageurs s'embarquèrent dans deux canots conduits par sept Indiens. Le fleuve avait partout la rapidité d'un torrent. Les habitans de toutes les maisons devant lesquelles on passait, invitaient Mackenzie à s'y arrêter; il ne pouvait pas toujours satisfaire les vœux de ces hommes hospitaliers. Lorsqu'il entrait chez l'un d'eux, on le régala de saumon, de fruits, d'œufs de poissons.

Quand on rencontrait des digues, les guides faisaient descendre les voyageurs à terre, puis se précipitaient dans le courant de la cascade, si adroitement, qu'il ne pénétrait pas une goutte d'eau dans les canots. On rencontra beaucoup d'Indiens qui naviguaient sur le fleuve. Les Canadiens convinrent que ces hommes l'emportaient sur eux dans l'art de conduire les embarcations.

Mackenzie fut d'abord effrayé du tumulte qui s'éleva dans le premier village qu'il rencontra; car ayant, de l'avis de ses guides, mis pied à terre à une certaine distance, il entendit les habitans crier confusément, et à mesure qu'on avançait, il les vit courir d'une maison à l'autre et saisir leurs armes d'un air effaré. Il attribua tout ce vacarme à l'arrivée soudaine de sa troupe, les guides n'ayant pas eu le temps de prévenir les habitans du village. Toutefois, il n'avait qu'un parti à prendre, c'était de marcher hardiment à eux. Cette résolution produisit le meilleur effet. Les Indiens posèrent leurs armes, et allèrent au-devant des voyageurs. Mackenzie, suivant l'usage, prit la main de ceux qui étaient le plus près de lui. Tout-à-coup un vieillard perça la foule et le serre dans ses bras; un second en fait autant, il est suivi d'un troisième. Bref les voyageurs furent très-bien accueillis, et conduits dans une grande maison du village, puis régales de saumon et d'écorce de hemlock-spruce, trempée dans de l'huile de saumon. Mackenzie trouva que ce mets n'était pas mauvais. Un fils du chef détacha sa robe de dessus ses épaules, et la mit sur celles du voyageur. Celui-ci lui donna une couverture de laine et divers objets de quincaillerie qui lui firent grand plaisir. On offrit aussi à son père plusieurs choses, entre autres des ciseaux dont on lui montra qu'il